

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ RAYNAL.

à Mons sur oise le 26 nivôse l'an second de la republique une et indivisible.

je suis né le 12 avril 1743. des infirmités que mes longues années. mes forces physiques et morales sont les affaiblies. depuis quatre mois j'en suis pas sorti de ma chambre dans l'impossibilité ou je me trouve de me présenter au comité ~~republicain~~ le supplie d'examiner bien que j'ai eu envie pour réclamer mes argenteries qui ont été mises sous le scellé chez le citoyen Barnier. voici le détail des pièces qui la composent.

- 1^o un vase grand plat pour le bouilli.
- 2^o trois plats ovales pour le rôt, un grand et deux petits
- 3^o huit plats d'entrée dont quatre sont carrés.
- 4^o trois assiettes.
- 5^o deux casseroles
- 6^o deux huiliers
- 7^o vingt deux couverts à fibres
- 8^o dix huit couverts d'entremets avec un égal nombre de couteaux à manche d'argent
- 9^o quatre cuillers à ragoût
- 10 six brochettes
- 11 trois cafetières de différentes grandeurs.
- 12 huit cuillers à café.
- 13 une chocolatière.

Cette argenterie a été acquise pendant cinquante ans dans diverses successions, les armes des premiers possesseurs doivent s'y trouver, pour que les vases sur lesquels elles étoient gravés devaient être fondus. on ne verra point dans la chocolatière et dans quelques autres pièces que j'ai fait faire. ni mes familles ni moi, n'avons jamais eu d'armoiries. depuis le commencement de la révolution, je ne me suis par permis une seule fois l'usage d'une vaisselle ~~de~~ les mœurs républicaines sembleront reprocher reprocher. je n'en ai conservé que deux cuillers à bouche, une cuiller à ragoût et mon plat à barbe.

je ne fus pas plutôt averti dans ma solitude que la convention nationale paraitrait desirer qu'on portât l'argenterie à la monnaie, que j'y envoyai la même dans un sac de nuit le lendemain fut quelle n'y arrivait que le lendemain du jour où la monnaie avait été fermée. ce contre temps devoit causer de l'embarras à un homme de mon âge. le citoyen Barnier voulut bien venir à mon secours, il se chargea de mes effets, jusqu'à ce qu'ils pussent suivre leur destination. sans me connaître personnellement, il savoit que je jouissois d'une bonne réputation dans la commune où j'ai établi ma demeure, et où il a une maison.

je jurois de me rendre utile à ma patrie, même sous l'ancien régime. je donnois deux cent livres de rente perpétuelle à l'académie françoise, deux cent livres de rente perpétuelle à l'académie des inscriptions, deux cent livres de rente perpétuelle à l'académie des sciences, pour que ces corps littéraires pussent récompenser les écrivains de la nation qui auroient accéléré le progrès des lumières. les trois contrats doivent avoir passé dans les mains du comité d'instruction publique.

En parcourant les parties méridionales de la France, je crus appercevoir un découragement entier dans les peuples de la campagne. pour les ranimer autant qu'il étoit en moi, je donnois à la séance provinciale de la haute guienne ~~quatre cent livres~~

qui venoit d'être formé sous une liasse de rente perpétuelle qui devoient être
annuellement distribuées aux petits cultivateurs propriétaires qui cultivoient le mieux
exploités leurs terres. les départements de la Suisse et du Valais ont partagé cette rente.

Il y a trois ou quatre ans que dans une ville située au milieu du lac
de Lucerne, on a fait un grand monument en l'honneur des trois fondateurs de la
liberté helvétique. on y a gravé des inscriptions qui attestent à la postérité
les plus reculées qu'un francos se fit le premier occupé de la gloire de ces
bienfaiteurs de l'humanité.

Depuis l'immortelle époque que nous avons conquise la liberté, j'ai fait une
fondation pour assurer aux habitans de ce lieu ou je suis né les bouillons et les
remèdes dont ils pourroient avoir besoin dans leurs infirmités.

à la même époque, la société d'agriculture de Paris a reçu de moi une
rente perpétuelle de deux cens livres destinée à envoyer des bons modèles de bons
instrumens de labourage dans tous les départements.

ma plus grande satisfaction seroit de pouvoir former de nouvelles écoles
établissemens en faveur d'une nation si heureusement regenerée; mais les moyens
me manquent. il ne me reste plus que quelques rentes viagères à peine suffisantes
pour mes besoins et pour les besoins de quatre américains mes parens que les
desastres du St-Domingue ont entièrement ruinés.

Si, comme je n'en doute pas, le Comité se détermine à me rendre mon argent
il voudra bien le laisser où elle est ou bien le faire porter dans un autre dépôt
qui lui plaira davantage, jusqu'à ce que la monnoie puisse la recevoir.

Je supplie le Comité de m'accorder des sentimens fraternels et de me croire
entièrement dévoué à la chose publique.

Le citoyen Falandé Commissaire de police de la
Section de l'Unité

spirituelles qui devoient être
 qui venoit paries qui avoient le mieux
 annuellement / se font partage cette vente.
 explicites leur situés aux maîtres du cas
 il y a huit des trois fondateurs de la
 de Lucerne attestent ont a les postes de
 liberté helvétique de la gloire de ces
 les plus recis les libertés, ai fut une
 bienfaits qui ne les bouillons et les
 depuis imités.
 fondation par a rue de moi une
 remède de a les yeux des bons modèles de bons
 rente par instrument d'un nouveau
 ma - régénérées; mais les moyens
 établis sem vrayement à peine suffisants
 mes manjins mes parens que les
 parmes
 deastre a a me vends mon argentier
 si, corste dans un autre de pot
 il vould puidre la recevoir.
 qui lui fut fraternels et de me croire
 se
 entiere
 de police de la

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE L'ABBÉ RAYNAL.

GUILLAUME-THOMAS-FRANÇOIS RAYNAL, l'un des
 écrivains philosophes les plus célèbres du der-
 nier siècle, reçut, comme Voltaire, son éduca-
 tion chez les Jésuites. Il était né à Saint-Geniez
 dans le Rouergue, en 1713; et ce ne fut que
 vers 1748 qu'il abandonna la compagnie de Jé-
 sus, et parut dans le monde: il avait trente-cinq
 ans. Le plan de vie qu'il s'était fait jusqu'alors,
 annonçait un adversaire plutôt qu'un soutien des
 doctrines philosophiques: non-seulement il avait
 été ordonné prêtre, mais il avait professé la
 théologie, et s'était essayé avec quelque succès
 dans le genre d'éloquence déjà perfectionné par
 Bourdaloue et Massillon. Un zèle peu réfléchi
 l'avait rendu missionnaire; bientôt la raison le
 rendra philosophe. Il est probable que l'étude
 des matières théologiques n'avait pas entière-
 ment absorbé sa pensée, et qu'il négligeait quel-
 quefois saint Thomas ou saint Augustin pour
 raisonner avec Bayle, ou pour douter avec Mon-
 taigne. Il était aimé des jésuites qui, par une

politique bien entendue, s'empressaient d'adopter les jeunes gens nés avec d'heureuses dispositions, et dont les talens pouvaient honorer leur société; mais l'amour de l'indépendance, l'attrait des affections sociales, peut-être même le sentiment de ses forces et le besoin de la célébrité, entraînent l'abbé Raynal. Il quitta sa retraite, et fixa son séjour à Paris, dans un temps où l'influence de la littérature philosophique commençait à s'étendre, et à épurer les opinions, en attendant l'amélioration des mœurs.

Ce contraste entre les mœurs et les opinions est un phénomène digne de remarque. Le monde se trouvait à cette époque sous l'empire de deux génies opposés. Tandis que la dépravation morale, née et entretenue dans la classe la plus élevée de la société, pénétrait graduellement toutes les conditions et desséchait les cœurs, la philosophie s'efforçait d'échauffer les âmes par le sentiment de l'humanité, d'agrandir la pensée par l'examen approfondi des droits et des devoirs de l'homme. Les factions ennemies qui troublaient l'Eglise, les disputes théologiques si frivoles dans leur principe, si cruelles dans leurs résultats, les odieuses persécutions des protestans, les excès de l'intolérance, qui refusait au chrétien mourant sa dernière consolation, toutes ces causes réunies avaient affaibli le pouvoir des croyances religieuses. Les ministres de l'Évangile, occupés d'intérêts humains, oubliaient leur

céleste patrie; les passions avaient envahi le temple; Dieu lui-même semblait absent du sanctuaire: ce fut alors que la morale, flottante et sans appui, se réfugia dans la philosophie.

La société, considérée sous ces deux aspects, il est facile d'expliquer les opinions, la conduite, les travaux de l'abbé Raynal. Quel est le spectacle qui frappa ses regards à son entrée dans le monde? D'un côté il voyait un monarque enseveli dans de honteux plaisirs, le pouvoir avili entre les mains d'une courtisane adultère, un fanatisme sans frein se mêlant à des voluptés sans décence, les folies atroces de la bulle *Unigenitus*, les refus de sacremens, le mépris, l'oubli des droits de l'humanité, les affections de famille devenues un sujet de ridicule, la licence alliée à la servitude, les vices privilégiés bravant la censure publique: de l'autre, apparaissaient quelques hommes armés de la toute-puissance de la raison, soulevant les sentimens généreux en faveur de la vertu méconnue, de la morale outragée. A cette époque parurent successivement les grands ouvrages philosophiques qui imprimèrent un caractère particulier au dernier siècle. Condillac soumet à l'analyse les opérations de l'entendement, et découvre cette importante vérité, qu'une science perfectionnée n'est qu'une langue bien faite (1); Montesquieu, pour me servir de la belle

(1) Les progrès de la chimie ont été le résultat de cette vérité.

expression de Voltaire, « retrouve les titres perdus du genre humain ; » J.-J. Rousseau ordonne aux épouses d'être mères, rappelle le bonheur au sein des familles, et donne à la vertu l'attrait de la volupté. Ce fut vers le milieu du siècle que commença, au défaut du sacerdoce décrédité par ses propres excès, cet apostolat philosophique dont le zèle se montra quelquefois exagéré, mais dont le but fut toujours digne d'éloges. Alors s'éleva ce monument encyclopédique où vinrent se réunir comme dans un centre commun les rayons épars de toutes les sciences, vaste dépôt des connaissances humaines dont le plan seul est un ouvrage admirable. Dans le même temps, Voltaire, appuyé sur vingt chefs-d'œuvre en divers genres, citant à son tribunal l'injustice, la tyrannie, arrachait de malheureuses victimes à l'oppression et au fanatisme. La raison n'eut jamais de plus habile défenseur ; jamais le talent ne montra plus d'activité et d'énergie, soit pour anéantir des préjugés nuisibles, soit pour assurer le triomphe de la tolérance. Une émulation générale agitait fortement les âmes ; la littérature, fécondée par l'esprit philosophique, s'appliquait à tous les sujets importants de législation, d'économie publique, et embellissait les plus sévères études. Buffon, esquissant d'une main savante et hardie l'immense tableau de la nature, ouvrait la carrière à d'autres talents, et préparait de nouvelles renommées ; le domaine de la pensée s'a-

grandissait chaque jour, et l'admiration publique décernait de justes triomphes aux hommes de génie dont les immortelles productions honoraient la France et ajoutaient un nouveau lustre à la gloire nationale.

Qu'on se figure un homme doué d'une brillante imagination, d'un esprit attentif, d'une âme généreuse, jeté au milieu de ces directions opposées ! il faut qu'il choisisse entre les drapeaux du fanatisme et ceux de la philosophie, entre l'erreur et la vérité. Raynal fit un choix digne de lui, le prêtre devint philosophe ; et ce qui peut servir à marquer les progrès de l'époque, ce changement n'excita ni censure, ni éloges ; on trouva cette métamorphose toute naturelle ; il semblait qu'on fût revenu à l'époque où la philosophie était aussi le sacerdoce. Cependant Raynal, peu favorisé des dons de la fortune, chercha dans la culture des lettres d'honorables moyens d'existence ; et, ce qui est rare à toutes les époques, il eut le bonheur de les trouver. Quelques-uns de ses premiers ouvrages, les *Anecdotes littéraires* et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* fournirent à ses besoins, et firent peu pour sa renommée. Ce sont des compilations qui n'ont laissé qu'un faible souvenir.

Il n'en fut pas ainsi de l'*Histoire du stathoudérat*. Cet ouvrage attira l'attention des connaisseurs ; ils crurent y voir la promesse d'un talent distingué. Ce fut là tout le succès de cette pro-

duction, dans laquelle l'auteur essaya ses forces. Il était facile d'y remarquer le germe des beautés qu'on admire dans l'*Histoire philosophique*, même celui des défauts qu'une critique sévère peut y découvrir, et qu'une critique juste doit pardonner; car les beautés sont d'un ordre supérieur, et les défauts disparaissent dans cette vaste composition où l'éloquence du langage ennoblit presque toujours la pensée. L'Histoire du stathoudérat n'est qu'un précis des révolutions qui ont agité la Hollande depuis que le patriotisme de ses habitans brisa les fers de l'oppression. La république batave avait triomphé de l'orgueil espagnol, comme son industrie avait dompté les flots d'une mer orageuse. Malheureusement une lutte s'établit au milieu d'eux entre le pouvoir et la liberté; les princes d'Orange, fondateurs de la république, tendirent constamment à la dominer, et à rendre cette domination héréditaire: d'illustres citoyens se dévouèrent pour la cause publique; plusieurs d'entre eux périrent glorieusement victimes de l'ambition irritée et de la fureur aveugle d'un peuple égaré. La maison d'Orange eut le malheur de réussir dans sa funeste entreprise; cette famille produisit de grands capitaines; on y trouverait difficilement un grand homme.

En retraçant l'histoire des Provinces-Unies, Raynal se rangea du parti de la liberté; l'un des premiers il combattit le préjugé qui attachait une sorte de dégradation au caractère et à la profes-

sion de commerçant. « Les négocians, dit-il en » parlant de la Hollande, sont le nerf et la gloire » de cet état; il serait peut-être plus exact de dire » qu'ils font tout l'état. Par leur industrie, un » pays qui ne produit rien de ce qu'il faut essen- » tiellement pour construire et pour équiper des » vaisseaux, couvre la mer de ses flottes; il n'a » nul objet de nécessité ou de luxe dont il puisse » trafiquer avec ses voisins, et il est devenu le » magasin de toute l'Europe. Tous ses havres, » celui d'Amsterdam en particulier, sont si mau- » vais, que les plus petits navires n'y peuvent en- » trer sans risque, et il n'y a point de ports au » monde si fréquentés. Les sages qui remonteront » à la source de ces prodiges, bien plus intéressans » pour l'humanité que les exploits des conqué- » rans, trouveront que, tandis que d'autres peuples » étaient agités des fureurs civiles, la Hollande » jouissait de la tranquillité domestique. Un ridi- » cule préjugé confondait dans certains pays le » négociant qui donne des ordres dans toutes les » parties du monde avec le plus vil ouvrier, et la » Hollande l'élevait au rang de ses législateurs (1). »

Si ce passage avait pu laisser quelque doute sur les opinions philosophiques de l'auteur, il n'aurait pu résister aux idées de tolérance qui lui dictèrent les réflexions suivantes. Il s'agit ici de

(1) Histoire du stathoudérat, pag. 215 et suivantes, édition de la Haye, 1748.

religion. « Les partisans de diverses sectes qui » s'égorgeraient ailleurs, vivent dans une union » étroite et même intime sur les terres de la ré- » publique ; ils se regardent comme des citoyens » du monde sagement liés par les besoins et les » devoirs de l'humanité. Le magistrat n'a pas » encore senti la nécessité de troubler l'état pour » détruire ou pour établir des opinions incertaines » ou contestées ; il paraît convaincu, malgré les » fureurs des enthousiastes, que toutes les reli- » gions font des sujets soumis lorsqu'ils ne sont » pas persécutés par la religion dominante. Il se » peut qu'il y ait des pays où la religion fasse plus » de bien, mais il n'y en a point où elle fasse » moins de mal (1). »

Ces observations paraissent raisonnables et modérées ; mais à l'époque où Raynal écrivait, il fallait du courage pour les énoncer : les idées de tolérance étaient alors considérées comme des erreurs subversives de l'ordre social. Les factions religieuses qui se déchiraient avec tant de fureur, ne suspendaient leurs attaques que pour s'opposer de concert au progrès irrésistible des lumières. La raison était repoussée de toutes parts ; les amis de la tolérance étaient dénoncés comme de mauvais citoyens. Nous n'avons pas encore tout-à-fait rétrogradé jusque-là ; je crois même qu'on pourrait répéter aujourd'hui, sans craindre la

(1) Histoire du stathoudérat, pag. 222, 225.

censure, ces mots de Marmontel : « On n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers (1). »

Vers le même temps, l'abbé Raynal traita l'*Histoire du parlement d'Angleterre* avec aussi peu de critique et de soin que celle du *stathoudérat*. Cette production est aujourd'hui oubliée, et cet oubli n'est qu'un acte de justice. L'auteur n'avait ni les connaissances nécessaires, ni le genre de talent qu'exige un pareil sujet. On le trouve souvent en contradiction avec lui-même ; et la haute politique, considérée comme science, lui paraît totalement étrangère. Ses jugemens sur les révolutions d'Angleterre sont ou superficiels ou faux. Dans son dernier chapitre, où il parle de l'organisation du parlement britannique, son langage est plein de dérision ou d'amertume. Cet ouvrage parut à l'époque où l'ascendant de l'Angleterre humiliait le gouvernement français, dépourvu d'énergie et de dignité. Si Raynal considéra la publication de son livre comme un acte de patriotisme, il se trompa : les Anglais étaient ce qu'ils devaient être, les Français ne l'étaient pas encore.

Je n'ai rencontré dans l'*Histoire du parlement d'Angleterre* qu'un seul passage où l'on recon- naisse l'auteur de l'*Histoire philosophique*. Après avoir tracé le portrait de Henri V, dont le regne devait être si funeste à la France, il ajoute :

(1) Bélisaire, chap. xv.